

LES INTELLECTUELS DANS UN PAYS SANS UNIVERSITÉS (HONGRIE : XVI^e SIÈCLE)

par

Tibor Klaniczay

Dans tous les pays et à toutes les époques, la couche des intellectuels présente une différenciation prononcée du point de vue matériel, social et culturel. Dans une société dont l'évolution est saine, l'activité de l'élite et des larges masses intellectuelles se complète organiquement, leur rôle dans la vie sociale étant également important et indispensable. Mais des deux, c'est l'élite qui est l'élément plus dynamique, porteur et promoteur des innovations et du progrès. La présence de la haute culture qu'elle représente et développe est indispensable au maintien et à l'augmentation continue du niveau de la culture générale dans les larges masses des intellectuels.

Mais l'élite ne peut assurer de façon durable la prospérité de la culture, de la science et des arts qu'à condition de posséder une base institutionnelle, des arrières nécessaires. Au Moyen Age, cette base fut fournie avant tout par l'Eglise, par ses institutions diverses. Au XVI^e siècle, la même fonction revenait aux Cours, aux Universités déjà fortement laïcisées, et — dans les pays les plus évolués, en Italie avant tout — aux Académies. Cour, Université et Académies : ces trois types d'institution sont les principaux porteurs de la haute culture au XVI^e siècle. Mais la Hongrie ne possède à cette époque ni Cour, ni Université, ni Académies véritables, si ce n'est sous une forme rudimentaire ou éphémère. Pour comprendre la situation et les problèmes de l'intelligentsia hongroise au XVI^e siècle, il faut partir de ces conditions fondamentalement désavantageuses.

En ce qui concerne la Cour, on sait que la Cour royale hongroise de Buda se disloqua à la suite de la bataille de Mohács et de la double élection de rois, et ne fut jamais plus reconstituée. Il suffit de rappeler le rôle capital que les Cours royales remplirent aux XVI^e et XVII^e siècles dans l'évolution de telle ou telle culture nationale, pour imaginer ce que pouvait signifier pour la culture hongroise l'absence de la Cour royale. Il y eurent des succédanés, sans doute : tels les Cours de certaines personnalités marquantes de la haute aristocratie hongroise, celle de Tamás Nádasdy ou de Boldizsár Batthyány au XVI^e siècle qui devinrent des centres culturels importants¹; mais leur rôle devait rester régional et, en plus, elles furent,

¹ T. Kardos, La corte rinascimentale di Tamás Nádasdy, in *Acta Litteraria* (Budapest), 13 (1971), pp. 205-221; T. Klaniczay, La haute aristocratie, principal soutien de la Renaissance et du baroque en Hongrie, in: *Renaissance, Maniérisme, Baroque*, Paris, Vrin, 1972, pp. 224-234 (De Pétrarque à Descartes XXV); Ö. Sz. Barlay, Boldizsár Batthyány und sein Humanisten-Kreis, in: *Magyar Könyvszemle*, 95 (1979), pp. 231-251.

pour la plupart, si étroitement liées à la personne d'un seigneur aux exigences culturelles exceptionnelles, qu'après la mort de celui-ci elles dépérissent presque toujours. Seule la Cour princière de Transylvanie put acquérir un caractère institutionnel, mais à peine sa situation fut-elle consolidée vers la fin des années 1580, à peine commença-t-elle à remplir les fonctions d'un véritable centre, qu'elle fut balayée, à la fin des années 1590, par les ravages de la longue guerre contre les Turcs, si bien qu'au XVII^e siècle Gábor Bethlen dut repartir à zéro pour recréer la Cour princière de Transylvanie.² En ce qui concerne enfin la Cour viennoise de l'empereur Habsbourg, couronné roi de Hongrie, pendant un certain temps, à l'époque de Ferdinand I^{er} surtout, les seigneurs et les humanistes hongrois s'y trouvaient encore à l'aise, mais ils en furent bientôt définitivement refoulés et la Cour du roi de Hongrie devint franchement une Cour étrangère.³

Malgré tout cela, et grâce au règne de Mathias Corvin, la Cour hongroise continuait à subsister au moins dans ses traditions : l'idéal et la nostalgie de la Cour hongroise devinrent un facteur important dans la vie intellectuelle du XVI^e siècle. Dans le cas de l'Université, nous ne pouvons parler même pas de tradition, d'idéal ou de nostalgie quelconques, puisqu'il n'y avait eu, même dans le passé, aucune Université hongroise qui eût fonctionné de manière prolongée.

La première Université hongroise fut fondée en 1367 à Pécs, grâce surtout aux efforts de l'évêque Vilhelmus; le roi Louis I^{er} le Grand ne consentit aucune aide matérielle, malgré les exhortations du Pape; aussi l'Université dépérit-elle deux décennies plus tard.⁴ En 1395, c'est dans la ville de la reine, dans le Vieux Buda que fut fondée une Université grâce à la reine Marie et au prévôt de la ville; qu'elle ait reçu quelque appui du roi Sigismond, nous n'en savons rien. Dix ans plus tard, elle dut cesser de fonctionner, puisqu'en 1410 on créa une nouvelle Université au même endroit. Le roi de Hongrie, promu empereur entretemps, accorda maintenant plus d'attention à l'existence d'une Université dans un pays qui lui fut fidèle (car l'autre, le royaume de Bohême, et surtout l'Université de Prague venaient de se révolter contre lui), mais l'Université dut sa naissance avant tout au cardinal Branda Castiglione, principal conseiller de Sigismond dans sa politique ecclésiastique. Nous ne savons pratiquement rien ni de l'activité ni des étudiants de cette université; il est d'autant plus surprenant de constater que cette jeune Université envoie au Concile de Constance une délégation étonnamment nombreuse, de sept membres, surpassant ainsi celle de Bologne, d'Oxford, de Cracovie et d'autres. Comme après le Concile aucune donnée n'atteste plus l'activité de cette seconde Université du Vieux Buda, il est difficile d'écartier le soupçon qu'elle fut créée à la

² Eu. Kastner, *Cultura italiana alla corte transilvana nel secolo XVI*, in: *Corvina*, Budapest, 3 (1922), pp. 40-56; L. Makkai, *Bethlen Gábor emlékezete* (La mémoire de G. B.), Budapest, 1980, pp. 197-255.

³ S. Takáts, *Régi idők, régi emberek* (Temps reculés, hommes de jadis), Budapest, s. a., pp. 54-69.

⁴ R. Békefi, *A pécsi egyetem* (L'université de Pécs), Budapest, 1909; *A pécsi egyetem történetéből* (Etudes sur l'histoire de l'Université de Pécs), A. Csizmadia (éd.), Pécs, 1967; A. L. Gabriel, *The Mediaeval Universities of Pécs and Pozsony*, Frankfurt am Main, Josef Knecht, 1969; T. Klaniczay, *Megoldott és megoldatlan kérdések az első magyar egyetem körül* (Problèmes résolus et irrésolus à propos de la première université hongroise), in: *Irodalomtörténeti Közlemények*, 78 (1974), pp. 161-178.

seule fin d'assurer à Sigismond au Concile les voix d'une délégation universitaire absolument loyale.⁵

Ce sont encore des raisons politiques qui expliquent probablement la courte existence de l'Université suivante, fondée en 1467 à Presbourg (Pozsony, Bratislava). L'initiative ne vint pas du roi Mathias, mais de Johannes Vitéz, archevêque humaniste d'Esztergom. L'autorisation pontificale est églement établie à son nom, le roi se réserva seulement le droit de déterminer l'endroit. La métropole d'Esztergom aurait fourni d'excellentes conditions à l'activité de l'Université, mais le roi l'installa aux confins du pays, à Presbourg. Les débuts de l'activité de l'Université coïncident chronologiquement avec les préparatifs de guerre de Mathias contre la Bohême; le choix de Presbourg, près de la frontière de la Bohême, ne fut donc guère l'effet du hasard, d'autant moins que Mathias justifiait sa campagne par la défense de la foi catholique contre les hérétiques hussites, et que le renforcement de la foi catholique figurait aussi parmi les premiers objectifs de l'Université. Ainsi, il n'est pas étonnant que vers la fin de la guerre contre la Bohême l'Université perdit toute importance; il est vrai qu'entretiens le fondateur Johannes Vitéz tomba en disgrâce, puis mourut. En tout cas, en 1477, à la veille des guerres autrichiennes, Mathias choisit le bâtiment de l'Université pour résidence royale, ce qui revient à dire qu'à cette date l'Université devait être supprimée.⁶ Assez tard, il est vrai, Mathias finit toutefois par reconnaître que le pays avait besoin d'une Université et que, vu les conditions d'Europe centrale, celle-là n'avait des chances de subsister que dans la capitale, et avec une importante subvention royale. Aussi commença-t-il, dès 1481, des préparatifs pour la création d'une Université à Buda, à partir du *studium generale* des dominicains qui dispensait un enseignement de très haut niveau. Nous avons aussi des données attestant la construction de nouveaux bâtiments universitaires, mais le roi n'eut pas le temps d'achever son œuvre, et après sa mort l'affaire fut classée.⁷

La principale cause de l'échec des fondations d'Université dans la Hongrie du Moyen Age tardif doit donc être attribuée au fait que — contrairement aux exemples de la Bohême, de l'Autriche et de la Pologne voisines — aucun roi

⁵ L. S. Domonkos, The History of the Sigismundean Foundation of the University of Óbuda (Hungary), in: *Studium generale. Studies offered to Astrik L. Gabriel*; L. S. Domonkos, R. J. Schneider (éd.), University of Notre Dame, 1967; T. Klaniczay, Egyetem és politika a magyar középkorban (Université et politique au Moyen Age en Hongrie), in: *Eszmetörténeti tanulmányok a magyar középkorról* (Contributions à l'histoire des idées en Hongrie au Moyen Age), György Székely (éd.), Budapest, 1983, pp. ... (Memoria Saeculorum Hungariae, 4.)

⁶ M. Császár, *Az Academia Istropolitana, Mátyás király pozsony egyeteme* (A. I., L'université du roi Mathias à Presbourg). Pozsony, 1914; *Humanizmus a renesancia na Slovensku v 15.-16. storočí* (Humanisme et Renaissance en Slovaquie aux 15^e et 16^e siècles), L'udovít Holotík, Anton Vantuch (éd.) Bratislava, 1967, pp. 5-99; K. Rebro, K dejinám Academie Istropolitany (Contribution à l'histoire de l'Academia Istropolitana), in *Slovenská Archivistika*, 2 (1967), pp. 3-28; Gabriel, *op. cit.*; L. S. Domonkos, The Origins of the University of Pozsony, in *The New Review: A Journal of East-European History*, 9 (1969), pp. 270-289; Klaniczay, *op. cit.*, i. n. 5.

⁷ A. Harsányi, *A domonkosrend Magyarországon a reformáció előtt* (L'ordre de Saint Dominique en Hongrie avant la Réforme), Debrecen, 1938; R. Feuer-Tóth, A budai «schola»: Mátyás király és Chimenti Camicia reneszánsz ideálvárosnegyed terve (La «schola» de Buda: Le roi Mathias et le plan d'une cité idéale de Chimenti Camicia), in: *Építés-Építészettudomány*, 5 (1974), pp. 373-386.

hongrois n'en fit son affaire. Les Universités hongroises éphémères furent tantôt les fruits des initiatives de tel ou tel prélat qui ne pouvait assurer leur existence durable, et tantôt leur création fut soumise à des objectifs politiques et elles devinrent inutiles aussitôt que ceux-là perdirent leur actualité.

Ce qui ne put réussir au temps des grands rois Louis I^{er}, Sigismond et Mathias, fut encore moins possible à l'époque du déclin du pouvoir royal. Aussi n'y eut-il plus de tentatives après Mathias; Mohács et la division du pays ôta tout espoir pour longtemps. Il y eut pourtant des projets pendant la seconde moitié du XVI^e siècle aussi, cependant non plus à l'échelle nationale mais seulement en conséquence des luttes interconfessionnelles entraînées par la Réforme. Nous connaissons trois de ces projets : l'archevêque Miklós Oláh réforma en 1559 l'école du chapitre qui fut transféré de la ville d'Esztergom, occupée par les Turcs, à Nagyszombat (Trnava); il lui donna une grande impulsion en faisant venir d'excellents professeurs étrangers dans le but d'en faire progressivement une Université qui fût la forteresse du catholicisme menacé par la Réforme. Il espéra la réalisation de son but de la venue des jésuites en 1662 qui prirent en main l'école, mais ceux-ci entrèrent en conflit avec le clergé hongrois et quittèrent le pays après quelques années.⁸ Entretemps l'archevêque vint mourir à son tour, et l'école garda son niveau secondaire jusqu'en 1635, quand l'archevêque Péter Pázmány en fit une Université, la plus ancienne à fonctionner jusqu'aujourd'hui.

A la fin des années 1560, c'est dans la partie Est du pays, en Transylvanie, que surgit un projet ambitieux : le prince Jean Sigismond et son entourage antitrinitaire auraient voulu fonder une Université à Gyulafehérvár (Alba Iulia) dans un esprit humaniste, encourageant l'examen libre des Écritures, et ils auraient voulu gagner à leur projet rien moins que Pierre de la Ramée. Celui-ci déclina l'invitation, et sous le règne du prince catholique Etienne Báthory, succédant au trône en 1571, il ne pouvait plus être question de ce projet.⁹ Le nouveau prince, roi de Pologne aussi à partir de 1576, fit tout en revanche pour assurer au catholicisme, qui perdait presque toutes ses positions en Transylvanie, un centre d'enseignement qui influençât aussi les protestants. En 1579 il réussit à fonder à Kolozsvár (Cluj) le collège des jésuites qui débuta avec un grand succès et avait toutes les chances de devenir une Université. Mais les Etats protestants obtinrent sa fermeture en 1588 et, bien que le prince Sigismond Báthory, après sa victoire emportée sur les Etats, ait rouvert ses portes en 1594, la population révoltée de Kolozsvár le démolit en 1603, mettant fin à son histoire.¹⁰

Les Hongrois aspirant à une formation plus poussée furent réduits aux XVI^e siècle à fréquenter des Universités étrangères. Cela fut ainsi au siècle précédent

⁸ I. Mészáros, *XVI. századi városi iskoláink és a «Studia Humanitatis»* (Les «Studia Humanitatis» et les écoles des villes hongroises au XVI^e siècle), Budapest, 1982, pp. ... (Humanizmus és Reformáció, 11).

⁹ J. Zoványi, *A magyarországi protestantizmus 1565-től 1600-ig* (Le protestantisme en Hongrie de 1565 à 1600), Budapest, 1977, p. 45 (Humanizmus és Reformáció, 6).

¹⁰ E. Veress, *A kolozsvári Báthory-egyetem története lerombolásáig, 1603-ig* (L'histoire de l'université «Báthory» à Kolozsvár, jusqu'à sa destruction en 1603), in *Erdélyi Múzeum* (Kolozsvár), 23 (1906), pp. 169-193, 249-263, 319-320; *Monumenta antiquae Hungariae*, L. Lukács (éd.), S. I., I-III, Roma, Institutum Historicum S. I., 1969-198 (Monumenta Historica Societatis Jesu, 101, 112, 1.).

aussi, quand, sur les 3 et demi millions d'habitants, il eut, en cent ans, quelques 5500 à fréquenter des Universités étrangères, surtout les plus proches (Vienne et Cracovie). Naturellement, tous n'obtinrent pas de diplôme (entre 1400 et 1500, sur 2300 étudiants hongrois de Cracovie 390 furent des «*baccalaureati*» et 79 des «*magistri*»).¹¹ Pour le XVI^e siècle, nous n'avons malheureusement pas de données numériques, mais étant donné la désolation du pays et toutes les circonstances faisant obstacle à la fréquentation des Universités, il est probable que le chiffre des étudiants formés par des Universités étrangères reste en dessous du taux du siècle précédent. Jusqu'à la fin des années 1540 les Universités de Vienne et de Cracovie restent les plus fréquentées, mais à partir de là, le rayonnement de Luther et de Melancthon attire les jeunes Hongrois à Wittenberg plutôt. Les autres Universités protestantes allemandes, et à partir du dernier tiers du siècle l'Université calviniste de Heidelberg surtout, eurent également de nombreux étudiants hongrois. L'attrait des Universités humanistes de l'Italie s'accrut à son tour, surtout celui de l'Université de Padoue que, grâce à la tolérance de la république vénitienne, les protestants aussi pouvaient fréquenter sans difficulté.¹²

Le fait que les étudiants hongrois désireux d'acquérir une formation supérieure durent fréquenter des Universités étrangères eut des avantages certains, Ils prirent connaissance de première main et sans retard des plus récents résultats scientifiques et ils purent connaître et suivre les tendances intellectuelles et spirituelles les plus modernes à partir de leur naissance et de leur épanouissement même. C'est ce qui explique qu'au cours du XVI^e, et plus tard du XVII^e siècles tant d'idées et d'enseignements «*modernes*» pénétrèrent en Hongrie. Malheureusement, ces nouvelles idées ne s'enracinèrent que rarement, en raison de l'absence de milieu culturel et intellectuel, d'interlocuteurs et d'institutions qui auraient pu assurer et encourager le développement de cette culture moderne acquise à l'étranger.

Les meilleurs des étudiants partis pour l'étranger dévorèrent véritablement les connaissances nouvelles et s'efforcèrent de rester le plus longtemps possible à l'étranger, fréquentant différentes Universités l'une après l'autre et se liant avec les plus célèbres professeurs et savants. Tous ceux qui purent se le permettre prolongèrent leur voyage d'études, visitant les plus importantes villes universitaires de Rome à l'Angleterre. Dans de nombreuses villes universitaires, particulièrement

¹¹ R. Gerézdi, A krakkói egyetem és a magyar művelődés (L'université de Cracovie et la culture hongroise), in *Tanulmányok a lengyel-magyar irodalmi kapcsolatok köréből* (Études sur les relations littéraires polono-hongroises), Budapest, 1969, p. 75.

¹² J.-L. Bartholomaeides, *Memoria Ungarorum, qui in alma quondam universitate Vitebergensi a tribus proxime conclusis saeculis studia in ludis patriis coepta confirmarunt*, Pest, 1817; K. Schrauf, *Magyarországi tanulók a bécsi egyetemen* (Étudiants hongrois à l'université de Vienne), Budapest, 1892 (Magyarországi tanulók külföldön, 2); ID., *Regestrum bursae Hungarorum Cracoviensis (1493-1558)*, Budapest, 1893 (Magyarországi tanulók külföldön, 3); ID., *Die Matrikel der ungarischen Nation an der Wiener Universität*, Wien, 1902; E. Veress, *Matricula et acta Hungarorum in universitate Patavina studentium (1264-1864)*, Budapest, 1915 (Fontes Rerum Hungaricarum, 1); ID., *Matricula et acta Hungarorum in universitatibus Italiae studentium (1221-1864)*, Budapest, 1941 (Monumenta Hungariae Italica, 3); *Polgári irodalmi és kulturális törekvések a század első felében. Herepei János cikkei* (Efforts culturels et tendances littéraires dans la première moitié du siècle. Articles de J. H.), Budapest-Szeged, 1965 (Adattár XVII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez, 1); S. Tonk, *Erdélyiek egyetemjárása a középkorban* (Les Transylvaniens aux universités du Moyen Age), Bukarest, 1979.

à Wittenberg, à Heidelberg et à Padoue (au XVII^e siècle dans les villes universitaires hollandaises) se créèrent de véritables colonies d'étudiants hongrois, avec comités, bibliothèques, caisses d'assurance, etc., les contacts permanents étant assurés par les étudiants toujours en voyage. Une partie des étudiants ramassa une importante quantité de livres au cours de ses pérégrinations; dans leurs « *Album amicorum* », conservés par miracle, voisinent souvent les lignes des meilleurs de l'élite européenne.¹³

L'appartenance à la *litteraria res publica* européenne, le droit de cité et l'estime mérités durent cependant rester pour ces étudiants un épisode unique et sans suite; épisode prolongé souvent, il est vrai, pendant quatre ou cinq, ou même huit ou dix ans. Il était extrêmement rare qu'un étudiant, rentré en Hongrie, ait gardé ses contacts avec l'étranger. Pour la plupart, ils ne purent même pas se tenir au courant de l'évolution intellectuelle européenne. Le destin de leur bibliothèque en fournit un bon témoignage. Le nombre des livres qu'ils acquirent après leur retour dans le pays est minime. Par exemple, dans la riche bibliothèque de József Macarius disciple estimé de Melanchthon et de Bullinger, qui avait passé de longues années d'études en Allemagne et en Suisse, saisie pour des raisons politiques en 1563, on ne trouve guère de livre paru après 1546, date de son retour en Hongrie.¹⁴ István Miskolczi Csulyak, pasteur d'une petite bourgade dans le Nord-Est de la Hongrie au début du XVII^e siècle, nous a légué l'inventaire exact de ses livres, qui est aussi un excellent témoignage du bagage intellectuel que put remporter un étudiant hongrois un peu ambitieux. Cette bibliothèque de 400 volumes contient pour la plupart des œuvres théologiques, mais on y trouve aussi presque tous les grands classiques grecs et latins, et même des auteurs modernes comme Ficin, Agrippa, Machiavel, Modrevius, Bodin, Juste Lipse, etc. Mais toutes les éditions datent, presque sans exception, d'avant 1607, année de son retour de Heidelberg. Par la suite, il ne se procura que quelques livres; son cas peut même être jugé exceptionnel car, parmi les acquisitions ultérieures on trouve, à côté de quelques livres de piété hongrois, un volume de Grotius et le *Tractatus theologo-philosophicus* des Rose-Croix.¹⁵

Le destin souvent tragique des intellectuels qui se heurtèrent en Hongrie à l'indifférence et à l'incompréhension, compte de nombreux exemples connus à partir du XV^e siècle. C'est de ce destin que se plaint déjà Janus Pannonius, qui vivait pourtant encore à une époque heureuse. Rentré définitivement en Hongrie en 1458, après 11 ans de séjour et de grands succès poétiques en Italie, il dut bientôt constater qu'il n'y avait plus de raison de continuer à écrire des poèmes, puisque

¹³ G. Szabó, *Geschichte des Ungarischen Coetus an der Universität Wittenberg 1555-1613*, Halle/Saale, 1941 (Bibliothek des Protestantismus im Mittleren Donauraum, 2); B. Keserű, *Újfalvi Imre és az európai «későhumanista ellenzék»* (I. Újfalvi et «l'opposition humaniste tardive» en Europe — sur la base de son *Album Amicorum*), in *Acta Historiae Litterarum Hungaricarum* (Szeged), 9 (1969), pp. 3-46; — et les ouvrages cités sous la n. 12.

¹⁴ B. Sabin, *Bódog József* [nom original de Macarius], *Nyelv- és Irodalomtudományi Közlemények* (Cluj/Kolozsvár), 4 (1960), pp. 143-148; Á. Ritoók, *Ein ungarischer Schüler Melanchthons: Josephus Macarius*, in *Acta Classica Universitatis Scientiarum Debreceniensis*, 4 (1968), pp. 107-117.

¹⁵ *Régi magyar költők tára. XVII. század* (Collections des anciens poètes hongrois. XVII^e siècle), par T. Klaniczay, B. Stoll (éd.), vol. 2., Budapest, 1962, pp. 336-348.

personne ne s'y intéressait; que cette terre barbare le contraignait à un langage barbare et que, dût Virgile ou Cicéron lui-même y venir, il eût fini par se taire ici.¹⁶ Pourtant Janus Pannonius, puissant évêque de Pécs, fut un des premiers hommes du pays. Qu'auraient pu dire alors ceux qui ne réussirent à se trouver qu'une modeste place de pasteur ou de maître d'école de village!

Face aux cas excessifs, voyons une carrière typique du XVI^e siècle. János Balsaráti Vitus (1529-1575)¹⁷, issu d'une famille de hobereaux, perdit ses parents aussitôt après sa naissance, pendant la dévastation du pays par les Turcs; son éducation fut prise en charge par la famille Jaksics qu'avait servie son père. Ses tuteurs l'envoyèrent plus tard à Wittenberg où Melanchthon lui-même se chargea de lui; il y obtint le grade de magister en théologie, mais Melanchthon lui conseilla de se faire plutôt médecin, car son physique le disposait mal à la carrière de pasteur. Il alla donc à Padoue pour faire des études de médecine, rendant visite en chemin, avec les lettres de recommandation de Melanchthon, à des savants suisses, avant tout à Bullinger. Il séjourna un peu plus longtemps chez Konrad Gessner, lui fournissant des données précieuses sur la faune de la Hongrie. Le grand naturaliste renvoie plusieurs fois dans son œuvre à ces informations. Balsaráti fit sa médecine à Padoue, mais voulant passer son examen de doctorat devant le plus célèbre savant naturaliste de l'Italie du Nord, il alla trouver Ulisse Aldrovandi à Bologne et y couronna ses études d'un brillant examen. Il commença son activité de médecin à Rome mais, protestant, ne s'y sentit pas à l'aise et rentra en Hongrie en 1560. En apparence, il eut de la chance, car il réussit à s'engager comme médecin dans la cour du grand seigneur Gábor Perényi. Mais le dévot aristocrate luthérien utilisa ses services dans les domaines les plus divers, en particulier ses connaissances de théologie contre les pasteurs de tendance helvétique, très actifs sur ses propriétés. Ce n'est qu'après la mort de son seigneur, survenue en 1567, qu'il put enfin se consacrer à des activités scientifiques : il écrivit le premier ouvrage de chirurgie en langue hongroise qu'il ne put cependant pas éditer, et le manuscrit fut égaré. Au bout de quelques années, il dut reconnaître qu'il ne pouvait gagner sa vie comme médecin indépendant et, ne voulant plus s'engager à aucun seigneur, il fut réduit, malgré les conseils de Melanchthon, à la carrière ecclésiastique. Bien qu'il restât attaché à sa véritable vocation et soignât, gratuitement, non seulement l'âme, mais aussi les maladies de ses fidèles et qu'il rédigeât des notes de sciences naturelles pour les professeurs de l'école de Sárospatak — il ne fut plus vraiment question de travail scientifique. Dans la littérature de sciences naturelles de l'époque, seules les références de Gessner gardent son souvenir. Le cas de Balsaráti Vitus montre que les connaissances scientifiques ne purent guère être exploitées dans la Hongrie du XVI^e siècle. Un autre médecin remarquable, György Purkircher, ayant fait lui aussi ses études à Padoue, gagna sa vie comme fonctionnaire à Presbourg car, quand la

¹⁶ R. Gerézdi, Janus Pannonius [en italien]; in *Italia ed Ungheria. Dieci secoli di rapporti letterari*, par M. Horányi, T. Klaniczay (éd.), Budapest, 1967, pp. 91-112; T. Klaniczay, *Mattia Corvino e l'umanesimo italiano*, Roma, 1974, pp. 3-4.

¹⁷ Sur la vie et l'activité de Balsaráti Vitus voir l'excellente étude de Á. Ritoók-Szalay, Balsaráti Vitus János, magyar orvosdoktor a 16. században (J. B. V., docteur médecin au XVI^e siècle), in *Communicationes de Historia Artis Medicinae*, 78-79 (1976), pp. 13-42.

chambre royale, installée dans la ville de Presbourg, voulait le nommer médecin officiel en 1567, le roi s'y opposa alléguant des difficultés financières.¹⁸ György Lencsés, auteur du plus important ouvrage de médecine hongrois du XVI^e siècle, vivait de ses appointements de fonctionnaire de la chancellerie transylvaine. Il ne réussit pas à faire paraître son œuvre volumineuse, mais il en restent plusieurs copies manuscrites, témoins de l'intérêt des contemporains.¹⁹ La situation fut identique dans les autres branches professionnelles. Francesco, fils de l'architecte Alessandro da Vedano, constructeur de l'aile renaissance du château de Sárospatak, au lieu de suivre son père, finit par se faire pasteur protestant en Hongrie.²⁰

Dans la Hongrie du XVI^e siècle, les intellectuels à formation universitaire ne purent gagner leur vie, à quelques rares exceptions près, qu'en qualité de pasteur, de maître d'école, de fonctionnaire, ou au service de quelque grand seigneur, mêlés parmi leurs confrères moins instruits, qui étaient étrangers à leurs besoins intellectuels. Il est vrai qu'ils eurent la possibilité de faire carrière dans la hiérarchie ecclésiastique ou administrative, mais pour ce faire, il suffisait de bien manœuvrer, les capacités de création intellectuelle restant superflues. A défaut d'Université et de Cour qui eussent permis, à quelques-uns au moins, de mettre à profit leurs talents et leurs connaissances pour déployer une activité créatrice scientifique, littéraire ou autre, leurs ambitions intellectuelles se tarirent et ils s'enlisèrent dans la grisaille de leur entourage. Ceux qui réussirent à échapper à ce destin, firent carrière sans exception à l'étranger, tel Joannes Sambucus à Vienne ou André Dudith en Pologne.²¹

On peut naturellement citer des exemples qui atténuent cette image sombre. De temps en temps, par une coïncidence de circonstances heureuses, de puissants talents intellectuels purent se rencontrer. Aux années 1570, se constitua à Presbourg, capitale de la partie Habsbourg du pays, un important groupe de poètes et de philologues autour du lieutenant général István Radéczi, évêque d'Eger : ce groupe accueillit d'illustres personnalités étrangères, comme le botaniste Charles de l'Ecluse, le poète flamand Utenhove, ou Philip Sidney. Un des membres les plus importants du groupe fut Nicasius Ellebodius, médecin et philologue flamand installé en Hongrie, qui resta en correspondance avec tout l'univers intellectuel de l'Europe et travailla ici à la traduction latine et à l'explication des œuvres d'Aristote. Quand on lui demanda pourquoi il ne regagnait pas son pays ou l'Italie, il répondit que, à moins que les Turcs n'atteignissent Presbourg, nulle part au monde on ne trouvait de circonstances aussi favorables pour s'occuper de philologie grecque que dans la cour de Radéczi. Mais l'épidémie de peste de 1577 emporta Ellebodius, aussi bien qu'un autre membre illustre du groupe, le médecin et poète déjà

¹⁸ M. Kneifel, *Purkircher György*, Budapest, 1942, pp. 54-55.

¹⁹ *XVI. századi magyar orvosi könyv* (Livre de médecine hongrois au XVI^e siècle), par B. Varjas (éd.), Kolozsvár, 1943.

²⁰ Ritoók-Szalay, *op. cit.*, p. 38.

²¹ E. Bach, *Un humaniste hongrois en France. Jean Sambucus et ses relations littéraires (1531-1584)*, Szeged, 1932 (Etudes françaises, 5); A. Vantuch, *Ján Sambucus, Život a dielo renesančného učenca* (J. S. Sa vie et son œuvre), Bratislava, 1975; P. Costil, *André Dudith, humaniste hongrois, 1533-1589*, Paris, 1935.

mentionné, György Purkircher, et la société savante de Presbourg, cette petite Académie à peine née se dissolut.²²

Un semblable regroupement de talents se produisit dans la partie Est du pays, en Transylvanie, notamment à Gyulafehérvár et à Kolozsvár, foyers des antitrinitaires. La cour de Jean Sigismond, prince antitrinitaire, siégeant à Gyulafehérvár, et la maison de Ferenc Dávid, évêque antitrinitaire de Transylvanie résidant à Kolozsvár devinrent de véritables refuges pour les libres penseurs émigrés de différents pays, pour les novateurs de religion et les hérétiques. Mais après la mort de Jean Sigismond et plus tard de David, les possibilités de cette fervente activité intellectuelle se rétrécirent considérablement, même si elles ne cessèrent pas entièrement, grâce à l'école unitarienne de Kolozsvár et à quelques seigneurs unitariens.²³

Ces deux exemples montrent que dans la Hongrie dévastée par les Turcs et fractionnée en plusieurs parties ne manquèrent pas les forces et les capacités pour une activité intellectuelle de haut niveau, mais les conditions nécessaires ne se réalisèrent qu'à quelques rares moments privilégiés. La continuité ne fut pas assurée, les institutions stables firent défaut et les efforts nécessairement éphémères des individus isolés ne purent y suppléer.

Il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les conséquences économiques de l'absence d'université dans le pays, c'est-à-dire de l'affluence des étudiants hongrois vers l'étranger. Malheureusement, il n'existe jusqu'ici aucune recherche qui pourrait révéler l'importance des sommes d'argent sorties du pays pour couvrir les frais des études dans les universités étrangères. Naturellement, un bon nombre d'étudiants partirent avec des sommes modiques, essayant de trouver quelque protecteur à l'étranger. Au XVII^e siècle, il y eut déjà en Hollande des fondations spéciales en faveur des étudiants hongrois, mais au XVI^e siècle cela n'avait encore aucun caractère institutionnel. Nous n'avons pas de données non plus pour pouvoir affirmer que certains étudiants devaient travailler ou non pour subvenir à leurs besoins matériels. La plus grande part des frais de leur long séjour retomba donc sur leur famille, souvent sur un seigneur protecteur, ou sur leur ville ou encore sur la communauté ecclésiastique.

Le fait que l'élite des intellectuels au XVI^e siècle poursuivit ses études exclusivement à l'étranger, eut une autre conséquence aussi, notamment l'élargissement du clivage entre la couche supérieure et moyenne de l'intelligentsia. C'est que l'écart entre les études supérieures et secondaires fut encore accentué par la différence entre les études faites à l'étranger et celles faites dans le pays. La masse

²² Kneifel, *op. cit.*, pp. 40-75; T. Klaniczay, Contributi alle relazioni padovane degli umanisti d'Ungheria: Nicasio Ellebodio e la sua attività filologica, in *Venezia e Ungheria nel Rinascimento*, V. Branca (éd.), Firenze, 1973, pp. 317-333.

²³ A. Pirnát, *Die Ideologie der Siebenbürger Antitrinitarier in den 1570er Jahren*, Budapest, 1961; D. Caccamo, *Eretici italiani in Moravia, Polonia, Transilvania (1558-1611)*, Firenze-Chicago, 1970; A. Pirnát, Arisztotelianusok és antitrinitáriusok. Gerendi János és a kolozsvári iskola (Aristotéliens et antitrinitaires, J. Gerendi et l'école de Kolozsvár), in *Helikon* (Budapest), 17 (1971), pp. 363-392; M. Firpo, *Antitrinitari nell'Europa orientale del '500*. Firenze, 1977; L. Szczucki, *Két XVI. századi eretnek gondolkodó. Jacobus Palaeologus és Christian Francken* (Deux penseurs hérétiques au XVI^e siècle. J. P. et Ch. F.), Budapest, 1980 (Humanizmus és Reformáció, 9).

des intellectuels fut naturellement constituée de ceux qu'on appela « *domidoctus* » au XVII^e siècle, c'est-à-dire ceux qui n'eurent qu'une formation secondaire reçue en Hongrie. Cette couche est le descendant direct de l'intelligentsia laïque apparue à la fin du Moyen Age. C'est vers la fin du XIV^e siècle qu'on commença en Hongrie à distinguer plus nettement le *clericus*, se préparant à la carrière ecclésiastique et le *literatus*, ayant la même formation, mais embrassant une carrière laïque et se mariant même. Le nombre des *literati* augmenta progressivement en raison des besoins croissants de l'usage de l'écriture dans l'administration politique, juridique et économique. Avant la fin du XV^e siècle, seule une infime minorité d'entre eux furent formés à des universités étrangères; ils fréquentèrent les écoles cantonales et municipales hongroises où on enseigna les mêmes disciplines qu'aux facultés des *Artes*, mais sur un niveau beaucoup plus bas, l'accent étant mis sur les connaissances pratiques.

Ces *literati*, — « *deák* » en hongrois — se recrutèrent au XV^e siècle surtout dans la noblesse. Certains parmi eux obtinrent d'importantes fonctions, d'autres restèrent de simples scribes ou intendants : leur niveau culturel est également très inégal : il y en a qui possèdent des connaissances juridiques approfondies, et d'autres qui possèdent à peine leur latin. Cette couche se réclame pourtant d'une idéologie nobiliaire plus ou moins homogène qui se distingue par son xénophobie et son nationalisme. Ces *literati* jouèrent un rôle important dans la diffusion de l'écriture en langue hongroise. En raison de leur latin insuffisant, ou de leur fierté nationale, ils préféraient le plus souvent rédiger en hongrois leurs écrits, leurs lettres ou leurs poèmes.²⁴

Au cours du XVI^e siècle, cette couche de *literati* subit une transformation importante en même temps qu'elle continua à augmenter en nombre. La politique scolaire de la Réforme permit à des masses de plus en plus larges, y compris des éléments de la paysannerie, d'entrer dans des écoles, et ainsi le caractère exclusivement nobiliaire de la couche des *literati* disparut progressivement. Mais cette couche « démocratisée » resta pourtant marquée de la culture nobiliaire des *literati* du XV^e siècle : elle continua de renforcer, et dans plusieurs domaines rendit même exclusif l'usage écrit de la langue maternelle. La seconde moitié du XVI^e siècle est l'époque où le hongrois se substitue au latin dans les actes officiels des villes, des départements ou des domaines seigneuriaux, et en Transylvanie le hongrois devint même la langue officielle de l'administration publique et de la juridiction. Cette couche de *literati* du XVI^e siècle a d'importants mérites dans la formation d'une langue littéraire hongroise unifiée en face des dialectes, et dans le développement de la littérature de langue nationale.²⁵

A la suite de l'effondrement partiel de l'organisation ecclésiastique catholique et de la disparition du clergé en tant qu'une couche privilégiée, la distinction entre l'intelligentsia ecclésiastique et laïque perdit peu à peu sa signification, l'état de

²⁴ R. Gerézdi, *A magyar világi líra kezdetei* (Les débuts de la poésie lyrique profane en Hongrie), Budapest, 1962, pp. 19-37 (Irodalomtörténeti Könyvtár, 7).

²⁵ L. Papp, *Nyelvjárás és nyelvi norma XVI. századi deákjaink gyakorlatában* (Dialecte et norme linguistique dans la pratique des *literati* au XVI^e siècle), Budapest, 1961 (Nyelvtudományi Értekezések, 25).

pasteur protestant ne comportant plus aucun caractère charismatique, mais étant devenu une profession parmi d'autres. Bien qu'il arrive encore au milieu du siècle qu'on appelle *literatus* une personne formée à une université étrangère, si cette personne n'est pas pasteur, comme ce fut le cas de József Macarius déjà mentionné à propos de sa bibliothèque, en général le nom de *literatus* n'est plus donné qu'à ceux qui sont formés dans les écoles du pays.

L'absence d'université dans le pays, parallèlement aux besoins accrus d'intellectuels fit qu'une grande partie des écoles secondaires atteignit un niveau fort supérieur à la moyenne. Dans les milieux de la population protestante surtout, majoritaire aux XVI^e et XVII^e siècles, on voyait naître un type d'école particulier qu'on appela collège et qui dispensa, en dehors de la formation générale de caractère humaniste, un enseignement de philosophie, de théologie et de droit. Le niveau de l'enseignement hongrois atteignit ainsi un degré relativement très élevé, comme le montre l'exemple des écoles aussi célèbres que celles de Sárospatak, de Debrecen, de Kolozsvár, etc., mais malgré ces louables efforts, ces institutions ne purent répondre qu'aux besoins pratiques : former de bons pasteurs, de bons maîtres d'école et de bons fonctionnaires pour le pays, — mais elles ne purent pas devenir des centres scientifiques et s'assigner pour but le développement « gratuit » des sciences.²⁶

Ainsi naquit à côté de la culture « académique » des gens formés par les universités étrangères, une culture de « *literati* » enracinée bien plus profondément que la première dans les besoins effectifs du pays. Cette dernière a d'indéniables mérites dans le développement d'une culture générale nationale, mais qui risquait de s'opposer aux efforts novateurs, plus hardis et plus modernes de l'élite intellectuelle. Le dédoublement de la culture en type « académique » et « *deák* », produit par le siècle sans Université hongroise, ne réussit jamais à retrouver un état d'union harmonieuse et comportait toujours le danger de l'opposition, voire même de la lutte de deux cultures, européenne et nationale, progressiste et conservatrice, cosmopolite et authentiquement hongroise. C'est une maladie dont l'intelligentsia hongroise, et, dans un sens plus large, la société hongroise n'a pas encore fini de guérir.

²⁶ I. Török, *A kolozsvári ev. ref. kollégium története* (L'histoire du collège réformé de Kolozsvár), I-III, Kolozsvár, 1905; J. Marton, *A sárospataki református főiskola története* (L'histoire du collège réformé de Sárospatak), Sárospatak, 1931; K. Gál, *A kolozsvári unitárius kollégium története. 1558-1900* (L'histoire du collège unitarien de Kolozsvár), I-II, Kolozsvár, 1935; S. Nagy, *A debreceni kollégium mint egységes intézmény az egyetem kiválásáig* (Le collège de Debrecen comme institution homogène jusqu'à la fondation de l'université), Debrecen, 1940; Zs. Jakó—I. Juhász, *Nagyenyedi diákok. 1662-1848* (Les étudiants de Nagyenyed), Bukarest, 1979.